

La violence institutionnelle et le cauchemar d'Hannah Arendt.

Bernard Van Asbrouck, DhP.

ULB, Centre de recherche en psychologie des organisations et des institutions.
(CeRePOI)

A La violence symbolique et ses bienfaits.

Toute société humaine, et ce depuis bien longtemps, doit construire des mécanismes de vie en commun pour garantir sa cohésion et sa durabilité. Ces mécanismes prennent des formes multiples ; usages, civilités, règles, lois, normes etc. dont l'application et les références sont variables dans le temps. Sans ce paquet de symboles, d'usages et de sens partagés, les sociétés entrent en déliquescence.

Cet acte fondamental qui consiste à créer un cadre commun de vie est un acte violent car, d'un côté il contraint les individus à s'inscrire dans ce cadre et à renoncer à une part parfois non négligeable de leur liberté et d'un autre il fonde et perpétue le pouvoir de violence légitime d'une élite en vue de préserver l'ordre établi. C'est ce que Bourdieu a thématiqué autour du concept de violence symbolique. Ce n'est plus une violence sur les corps mais une violence sur les esprits et qui de plus est invisible car elle disparaît du champ de conscience puisque c'est ainsi qu'on peut se penser au monde.

Cette violence symbolique qui se fonde sur un imaginaire de l'ordre social, du sens de la vie commune, va coller ses usages, ses règles etc. sur une norme de sens qui fait évidence pour un grand nombre. (La nature, Dieu, la raison, le marché etc.). Elle va s'exercer dans le quotidien via des technostructures de savoir et d'actions qui ont en charge le maintien et la perpétuation de cet ordre. Ces technostructures pratiquent au quotidien la violence symbolique au travers d'institutions multiples qui se transforment au fil de l'Histoire (les temples, l'église, l'enseignement, les administrations d'État, les services publics etc.)

Mais cette violence-là offre une contrepartie importante aux populations, ce qui fait retour en assentiment ; à savoir la sécurité, la prospérité, la reconnaissance sociale, un sens à la vie etc. Du pain et des jeux en contrepartie de la soumission à l'empereur.

Tant cette violence symbolique que les pratiques coercitives du pouvoir qu'elle implique sont tolérables dans la mesure où elles dispensent les bienfaits attendus par la population. Ces bienfaits sont donc les vecteurs qui président aux codes de la violence légitime. Ces codes entrent régulièrement en conflit avec les transformations des sociétés. Conflits qui ont entraîné régulièrement l'effondrement de sociétés entières. Et on constate chaque fois que l'ordre symbolique se transforme dans ces périodes de crises et qu'une nouvelle forme de violence symbolique s'institue.

B La violence institutionnelle et le pouvoir pour le pouvoir.

Dans la violence symbolique le pouvoir est donc au service des bienfaits que l'exercice de cette violence rend possible au grand nombre.

En revanche, dans la violence institutionnelle il y a une rupture de contrat social car le pouvoir qui s'y exerce n'est plus au service des bienfaits pour la population mais au service de lui-même. Il n'est plus dans l'action de préservation de la société (qui en fait ne l'intéresse plus) mais dans la perpétuation de la technostructure d'exercice de son pouvoir. C'est le « *après moi les mouches* » de Louis XIV. L'élite à ce moment n'a plus de sens ni de légitimité. Elle n'a plus qu'une puissance de domination qu'elle exerce par la maîtrise des instruments de son pouvoir que sont devenues ses règles technocratiques.

Le basculement d'une violence symbolique à une violence institutionnelle se passe quand les règles sensées garantir le respect des normes de la vie commune, se substituent en fait à ces normes¹ rendant par ce fait impossible l'adaptation aux réalités vécues. La règle n'a de sens que par la norme qu'elle sert. Dans le basculement, la règle ne protège plus la norme du vivre ensemble mais le pouvoir en lui-même. Les institutions ne sont plus au service des populations mais de l'ordre du pouvoir et deviennent les leviers de l'élite pour sa préservation.

La désinstitutionnalisation que l'on constate aujourd'hui et la distanciation entre le politique et le citoyen sont les symptômes que les institutions ne sont plus au service des populations et ne sont plus pensées ni pilotées pour ça mais glissent par une dérive technocratique à s'autoréférencer vers l'imposition d'un cadre « irréal » pour la vie commune.

La violence symbolique est une violence de la norme qui rend la vie en commun possible. La violence institutionnelle est une violence de la règle qui n'est plus là pour la vie commune mais pour elle-même.

C'est ce que Soljenitsyne appelait dans *L'archipel du goulag* : l'organe. Il désignait par là une institution, le MKVD (ancêtre du KGB) qui fonctionne comme un organe, c'est-à-dire qu'elle crée dans l'environnement les conditions de sa propre nécessité. Elle est là pour lutter contre ceux qui résistent à la révolution soviétique. Elle a donc besoin de contre-révolutionnaires pour se justifier. Si elle n'en trouve pas, elle en fabrique. Elle fabrique les règles et les indicateurs de la contre-révolution pour le plus grand malheur des moujiks, fermiers autarciques des plaines russes qui se voient soudain qualifiés de contre-révolutionnaires.

¹ C'est un distinguo important entre règle et norme. La règle je ne peux pas l'interpréter, je m'y soumetts ou je la transgresse. La norme je peux l'interpréter en situation. Mais on a besoin de la règle pour faire respecter la norme. La règle est donc au service de la norme. La crise sanitaire nous a donné une foule d'exemples. La norme sanitaire est la distanciation sociale. Une des règles est le port obligatoire du masque en centre-ville avec risque d'amende à la clef. Cette règle interprète la norme dans des situations supposées à risque de non-respect de la norme (trop de monde). La règle est donc une règle de sécurisation de la norme. Si une personne traverse le centre-ville désert à 2H du matin sans son masque, elle enfreint la règle mais respecte la norme. Un agent verbalisant peut décider de suivre la norme, il n'y a pas de risque sanitaire, ou la règle, il y a une infraction. Dans le deuxième cas il verbalise. L'expérience montre que dans ces situations la plupart des policiers jouent la norme et pas la règle. Ils ne verbalisent pas.

Donc une norme du vivre se transforme en un organe de règles qui stigmatisent, soupçonnent, contrôlent, punissent. C'est sous ces verbes que la violence institutionnelle se qualifie

C La dérive d'une gouvernance par les instruments.

Qu'est-ce qui fait qu'un système sociétal passe d'un registre de violence symbolique à un registre de violence institutionnelle ?

C'est un processus de dégradation où les finalités de l'action institutionnelle deviennent en fait les objectifs techniques d'une politique. En cette occurrence, les lois n'ont plus d'esprit, les règles deviennent des normes, le contrôle remplace l'évaluation, les réalités vécues sont codées dans un système de gestion. C'est pourquoi institutionnellement, l'algorithme de gestion dit toujours la vérité qui devient le sens de la vérité individuelle car dans la vérité institutionnelle l'individu n'est plus qu'un code de réalité et non une réalité en soi. Il peut même être mort, on continue à le gérer. Le risque qu'est l'individu réel n'est donc plus supportable pour les instruments de gestion.

Ce processus part d'un fait : l'obsolescence d'un pouvoir institué dont nous avons repéré deux sources :

- Les rapports à la norme se transforment dans la société par les effets induits du développement socio-économique et technologique. Transformations qui glissent sur les technostructures institutionnelles comme la pluie sur le canard.
- Cette insensibilité à son environnement est due à la complexité grandissante de la gestion, elle-même issue de l'émergence dans la gestion politique des concepts d'efficacité et de performance essentiellement liée à des questions de coûts, trame de fond de ce qu'on appelle le new public management. Le problème est que dans les organisations de services, dont le coût est essentiellement un coût de personnel, l'efficacité se gagne par la réduction du temps de service à la population par unité-agent de production. Les procédures technocratiques vont alors optimiser ce temps et centrer l'action des professionnels sur une rationalité mécanique exécutive où la relation de service devient une opération technique déshumanisée. Les relations institutionnelles avec la population se transforment alors en ce que Lascoumes (2005) nomme la « gouvernance par les instruments ». Dans cette gouvernance l'individu n'est plus un sujet de l'action mais un objet qu'on manipule non plus pour les bienfaits que le système est sensé lui offrir mais pour le fonctionnement cible du système que le système nomme performance.

Ces faits vont enclencher un processus de dérive des systèmes institués qui mène peu à peu à la violence institutionnelle étant donné qu'on entre dans une boucle auto-référencée. Les études de Tainter (1988) ont très tôt montré comment la complexité et l'aveuglement au système des technostructures mènent à l'obsolescence et à l'effondrement des sociétés complexes. Pour les acteurs de ces technostructures, c'est le système qui tient lieu de réalité et pas le vécu des populations. En quelque sorte, les

curés ne croient plus en Dieu mais en la complexité théologique de leur religion et instrumentent leurs paroissiens.

Nous n'abordons pas ici les processus très complexes qui président à la construction des institutions et permettent de comprendre ce passage à l'absurde qu'est la violence institutionnelle. Retenons juste que c'est une rupture dans l'imaginaire collectif qui vide le symbole de sens porté par les institutions et les pousse vers la violence pour survivre.

Le processus d'obsolescence institutionnel va créer une dynamique de pléthore réglementaire, symptôme que le système ne tient plus car il doit démultiplier les balises de son pouvoir. Il ne fait plus autorité et ne comprend plus la réalité.

On va voir apparaître dans le réel des bottins de mesures pratico-pratiques de plus en plus complexes et contradictoires ainsi qu'un énorme effort de communication où les discours énoncent les bonnes intentions dans les contradictions de plus en plus évidentes des vécus réels.

L'institution devient virtuelle et agit à distance comme une citadelle protégée par ses règles détachées des normes. Ce qui va même permettre de ne pas respecter les normes dans le respect des règles. Toute une ingénierie se met en route. L'institution ment et se ment. Ce faisant, elle devient une violence à l'encontre de sa raison, des populations et de ses professionnels. La violence institutionnelle, c'est l'institution comme violence et non plus comme ressource car elle impose des cadres inadaptés aux réalités vécues.

Dans ces moments, l'instrument technique devient la raison de l'expertise et instrumentalise les vies à leur fin. Le développement numérique se révèle alors un rempart bienvenu de la citadelle institutionnelle car il permet de passer de la relation humaine forcément conflictuelle dans ce contexte à la relation algorithmique où l'individu est toujours seul et impuissant. C'est là qu'on voit que la numérisation n'est pas neutre mais peut être un redoutable véhicule de la violence institutionnelle.

D Le cauchemar d'Hannah Arendt.

Dans ces moments de bascule, surviennent souvent des événements dans le réel qui expriment au grand jour les contradictions du rapport entre les institutions et les réalités vécues. Les technostructures réagissent alors par une fuite en avant et n'entendent même plus les finalités qui justifient leurs activités mais font des instruments de celles-ci la finalité. Les moyens devenant des fins, les bienfaits attendus ont disparu des radars. On ne les mesure même plus.

Ce passage de la violence symbolique d'une société à la violence institutionnelle d'une technocratie a déjà été la porte ouverte à la violence totalitaire comme l'a montré Hannah Arendt.

Eichmann l'organisateur rigoureux de la Shoah fait son métier de gestionnaire. Son métier va coûter des millions de vies. Mais lui n'est pas un monstre, il est banal.

Que ce soit pour la Shoah ou pour le Goulag, à un moment donné une dérive de l'organe a eu lieu. On est passé du droit et de l'ordre à l'oppression et la

persécution. Et dans ce passage on peut repérer les signes constitutifs d'une violence institutionnelle.

Derrière ses puissantes analyses, Arendt entrevoit un autre destin, une autre bifurcation, à la violence institutionnelle que celui du totalitarisme : la société de masse. C'est la gestion des flux et l'imaginaire de l'efficacité de l'action qui ramènent une forme sournoise, ni voulue ni programmée, de dictature. La dictature anonyme où la violence institutionnelle amène à une violence sociétale invisible car il n'y a plus d'institution, il n'y a plus qu'un système, une technologie.

Le cauchemar d'un totalitarisme anonyme prend forme dans la dictature de l'algorithme où l'individu est standardisé en temps réel et où la relation à l'autre est médiée par le système lui-même. C'est Matrix qui a intégré dans son logiciel ses propres opposants.

On assiste alors à l'émergence de la foule solitaire où il n'y a plus de commun et ce commun se réfugie dans l'espace intime des appartenances clandestines. C'est le retour des tributs dans la société de masse qui elle, n'est plus qu'un tas d'individus encadrés par des systèmes experts.

La vie singulière devenue clandestine calibrée par la télésurveillance dont elle est l'objet dessine alors un monde orwellien où il n'est possible de vivre qu'en aimant Big Brother. Il faut aimer le système ou disparaître.

Si la Shoah et le Goulag portaient deux régimes où l'individu est coupable ou soumis mais d'où il peut se libérer par la force de son esprit, la troisième voie d'aboutissement de la violence institutionnelle issue d'une gouvernance par les instruments, ouvre un troisième registre, celui de l'individu aliéné. Sisyphe qui aime son rocher car sans son rocher, il n'est plus Sisyphe.

Une dictature sans dictateur est un cauchemar dont on ne voit pas comment et par quel levier sortir. Il n'y a plus d'issue à l'humanité, sauf l'espoir d'Arendt en la natalité de l'humanité, celui des générations nouvelles qui ne pensent plus comme nous et alors Big Brother s'évapore, retourne aux limbes imaginaires d'un monde sans réel.

Mais que de souffrances !

Ne vaut-il pas mieux ouvrir les yeux à temps et débrancher la prise ?